ARCHITECTURE RADICANTE

NICOLAS BOURRIAUD

Les rapports entre les différentes sphères de la création, celles que l'on qualifiait jadis de « disciplines », sont régulés par une mystérieuse entité : l'amitié. Entre l'architecture, la musique, le cinéma, les arts scéniques, les arts visuels, la vraie question est la suivante : qui est l'ami de qui ? Et quels sont les enjeux et la densité de ce contrat amical ? Par exemple, la poésie et la peinture ont jadis fomenté le cubisme — et ce ne sont pas n'importe quels segments de l'art et de la littérature. À travers l'état de ces rapports de sympathie, de compagnonnage intellectuel ou formel, on peut définir l'esprit d'une époque donnée, et sa plus ou moins grande capacité à produire de nouvelles idées. On peut toujours s'isoler, tel Descartes dans son poêle, mais cela veut dire qu'on atteindra l'os de quelque chose, jamais la chair d'une époque. C'est dans le *passage*, dans l'import-export des concepts et des signes, que s'élabore la spécificité d'un temps historique. Par un sinistre hasard, j'écris ces lignes le jour de la mort de Michel Serres, le penseur qui donna jadis à Hermès, le dieu des échanges et de la communication, la consistance d'une figure philosophique. Et c'est sous son égide que je souhaitais placer ces quelques mots au sujet de Philippe Chiambaretta et de l'agence PCA-STREAM, qui représente pour moi, dans l'ordre de l'architecture, la quintessence de ce motif théorique que j'ai tenté de décrire par le terme d'*esthétique relationnelle* : comment on produit des formes (de pensée, entre autres) à l'intérieur d'un réseau de relations, et non plus en se contentant de poser un objet au milieu de la pièce, ou un immeuble sur un terrain ; comment l'art matérialise des rapports inter-individuels au monde, au lieu d'exprimer des contenus privés. Cela nous ramène à l'amitié : l'architecte peut être l'*ami* symbolique du promoteur ou des instances de commande, mais il peut aussi être celui de l'artiste ou du militant écologiste. Et ces diverses inclinations, ces fréquentations parfois incompatibles, mènent à des chemins diamétralement opposés. PCA-STREAM, c'est avant tout une *approche*, c'est-à-dire un mode de traitement original des données initiales qui président à la construction d'un bâtiment. En architecture, on peut donner à ce regard lointain une valeur nulle — alors, on commence par dessiner un objet, et on réfléchit à comment le poser. Ou alors, et c'est le cas pour Philippe Chiambaretta, on induit la présence d'un objet architectural de ses conditions d'apparition, on dilate l'environnement dans lequel se produira le geste architectural, on privilégie l'écosystème à l'artefact qui viendra s'y inscrire.

C'est là que l'amitié (la *philia*) entre en jeu — plus exactement, ce rapport symbiotique qu'entretient l'agence PCA-STREAM avec les artistes contemporains, et dans ce perpétuel échange de concepts qui constitue l'ossature de sa pratique architecturale, dans ces collaborations croisées où se joue son éthique. Valoriser les processus par rapport aux objets finis, penser la postproduction du bâti après le jour de sa « livraison », privilégier les flux aux espaces statiques, produire

des formes-réseaux organiques comportant diverses couches d'information : autant de principes qui entrent en synergie avec les pratiques des artistes les plus significatifs de notre époque, et qui définissent une architecture *radicante*. Ce terme botanique, désignant un organisme « qui fait pousser ses racines au fur et à mesure qu'il avance », tel le lierre ou le fraisier, illustre assez bien la méthode introduite par PCA-STREAM. Alors que d'autres s'accrochent encore avec nostalgie au « geste radical » de l'architecte, il y a de la place pour des approches plus neuves. La radicalité, mystique des origines et des élagages violents, a fait long feu. Les projets de Philippe Chiambaretta peuvent être qualifiés de *radicants* parce qu'ils entraînent leurs protagonistes vers des lignes de fuite environnementales, sociales et économiques, loin de l'immeuble-racine bétonné par le fonctionnalisme ; parce qu'ils tablent sur des évolutions, des développements ultérieurs, des usages non-normés.

J'ai eu l'occasion, dès le début des années 2000, de me retrouver personnellement dans certaines de ces aventures. Tout d'abord en participant à la création de la revue *Stream*, dont le sujet pourrait se résumer à l'élaboration d'une écologie générale de l'architecture, entre économie et art. Puis du côté des commanditaires en 2006, lorsque j'étais en charge de la conception du Pinchuk Art Center à Kiev, en Ukraine. Philippe Chiambaretta avait alors posé au sommet d'un immeuble banal du centre-ville un vaisseau spatial des neiges, qui fut le premier centre d'art contemporain dans cette région du monde. Mais le travail effectué sur le MoCo - Hôtel des Collections à Montpellier, qui s'inaugure aujourd'hui, s'est avéré d'une tout autre portée. Philippe Saurel, président de la Métropole et maire de Montpellier, m'avait demandé de réfléchir à une institution innovante et à la création d'un parcours urbain. C'est ainsi qu'est né Montpellier Contemporain (MoCo), et que l'ancien hôtel de Montcalm réhabilité par PCA-STREAM constitue le navire amiral d'un triptyque composé de l'École des Beaux-Arts de Montpellier et du centre d'art La Panacée. Horizontalité : le MoCo est un écosystème artistique unique, regroupant la formation, la production, l'exposition, la médiation et la collection de l'art. Dynamisation urbaine : les trois sites traversent le centre-ville et « réenchangent » des bâtiments existants. L'approche architecturale prônée par Chiambaretta consistait ici à intégrer l'art dans le processus du chantier, et à positionner son agence dans un rapport de co-curation avec l'institution, ce qui nous a permis d'y intégrer un parc conçu par Bertrand Lavier, un plafond dessiné par Loris Gréaud, et abouti à concevoir le sas d'entrée ou la façade, a priori sans intérêt, comme autant d'espaces iconographiques qui seront revitalisés par des artistes. Sous quels meilleurs auspices une institution comme celle-ci peut-elle naître que ceux de l'amitié trouvée entre l'artiste et l'architecte, comme cristallisée dans ses murs ?

Nicolas Bourriaud
est historien de l'art,
critique d'art, théoricien
et commissaire
d'exposition.
Il a codirigé le Palais
de Tokyo à Paris
de 2000 à 2006,
puis dirigé l'École
Nationale Supérieure
des Beaux-Arts
de Paris de 2011 à 2015.
Depuis 2016, il assure
la direction du centre
d'art contemporain
MoCo (Montpellier
Contemporain).